

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 27 ET DIMANCHE 28 AOÛT 2016



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Oscar De Profundis, septième roman de Catherine Mavrikakis, magnifie le pouvoir consolateur des arts dans un monde en déroute.

Imaginer le pire

Catherine Mavrikakis signe une fresque sociale hallucinante avec l'apocalyptique *Oscar De Profundis*

DANIELLE LAURIN



La mort, les fantômes qui rôdent. Les tragédies familiales, le sentiment de culpabilité. Le passé que l'on tente en vain d'effacer... Nous sommes bien dans un roman de Catherine Mavrikakis.

Mais il faut un certain temps avant de reconnaître le noyau romanesque de l'auteure du *Ciel de Bay City*, celui qu'elle explore de façon renouvelée depuis près d'une quinzaine d'années. Et encore, c'est en filigrane que cela apparaît dans *Oscar De Profundis*.

Ce qui est à l'avant-plan, c'est une fresque sociale hallucinante, apocalyptique. Alors que le ciel lui-même se dérègle, les mouvements de foules déchaînés, violentes, enragées, animales, désespérées ou apeurées donnent lieu à des images ahurissantes dans *Oscar De Profundis*. Jamais à ce jour la prose de l'écrivaine montréalaise, pourtant déjà explosive, n'aura été aussi ample, terrifiante.

Il lui fallait oser le roman d'anticipation peut-être. Tout

comme Emily St. John Mandel récemment dans *Station Eleven* (voir le cahier Livres du *Devoir* du 20 août dernier), Catherine Mavrikakis imagine le pire pour l'avenir. Y compris des épidémies dévastatrices.

Et tout comme l'auteure new-yorkaise d'origine canadienne, Catherine Mavrikakis accorde à la culture, à l'art, un certain pouvoir réparateur. Du moins, elle en fait une sorte de rempart contre la déshumanisation. C'est là que se situeraient l'espoir, peut-être. S'il n'est pas trop tard...

L'apocalypse est déjà en marche

Oscar De Profundis, en nous transportant vers la fin du XXI^e siècle à Montréal, a des accents de sonnette d'alarme. C'est comme si avait poussé là, à l'extrême limite, ce qui est déjà en germe.

Tout y passe, ou presque. Le dérèglement climatique, le capitalisme sauvage, le désengagement de l'État, l'exclusion sociale, la prédominance des mondes virtuels, le mépris des intellectuels, la menace de disparition de la langue française...

Quand commence le roman, dont l'action, narrée au passé, se passe au cours d'une petite

semaine, l'apocalypse est déjà en marche. La Terre, « abandonnée du ciel », est sens dessus dessous : « On savait sa fin proche. Une longue agonie pourtant ne lui serait pas épargnée. Ses lamentations, ses tremblements et soubresauts n'y feraient rien. Elle était condamnée à sa propre éclipse. »

Tombe sur Montréal une pluie froide de novembre qui va se transformer en tempête de neige avant de laisser place à un radieux soleil printanier. Dans les rues : des hordes de gueux. « Les famines faisaient rage. Les prix des denrées étaient devenus scandaleux. Les riches tentaient désespérément de conserver leur territoire. Ils se comportaient comme si l'apocalypse ne concernait que la misère. Seuls les pauvres allaient disparaître. C'est ce que l'on se bornait à penser. »

Une sous-humanité vit séparée de la population argentée, protégée, barricadée. Un gouvernement mondial édicte les règles de la circulation des populations. Le statut des pays a été changé. On ne parle presque plus le français à Montréal. Partout sur la planète domine une sorte de jargon sino-américain.

Les livres de papier ont presque disparu : « Ils ne pou-

vaient que participer à la pollution de la planète. » Les intellectuels sont devenus « une espèce inoffensive en voie d'extinction ». Les scientifiques sont au service des grandes compagnies.

Les subventions à la culture et aux universités n'existent plus depuis longtemps. Tout est privatisé. Y compris la santé et les services sociaux. On comprend dans ce contexte que seul l'argent préserve du pire. Et que ceux qui n'en ont pas sont condamnés à la rue. « Il suffisait de laisser la vie aller. Les plus faibles se trouvaient éliminés avant la fin du monde. C'était la loi. »

Seuls quelques riches mécènes subsistent. Dont Oscar de Profundis, chanteur mondialement connu, qui tente par tous les moyens dans ses diverses propriétés aux États-Unis de préserver la richesse culturelle du passé.

Le présent, très peu pour lui : « Dès qu'il avait eu assez d'argent, il s'était désintéressé de l'existence de ses contemporains. Il avait décidé de ne pas introduire l'horreur des temps à l'intérieur de son monde à lui. Il tentait de vivre loin de la rumeur

VOIR PAGE F 4 : FRESQUE

Sara Lazzaroni, se laisser manger par la vie

Road novel identitaire, *Okanagan* célèbre une jeunesse cueillant le jour et les cerises

DOMINIC TARDIF

Sara Lazzaroni a passé l'été à planter des arbres — 1500 par quart de travail — dans la région de Williams Lake, en Colombie-Britannique. « J'avais envie de sentir mon corps dans l'action. C'était génial, mais vraiment difficile. C'est fou, le sentiment de fierté et de puissance qui t'envahit quand tu vois ce dont ton corps est capable », raconte-t-elle au bout du fil, depuis son appartement du quartier Saint-Sauveur à Québec.

« Un jour, cet été, je suis tombée sur un biscuit chinois qui disait : "Vous êtes autant dramatique que romantique", poursuit l'auteure révélée en 2014 par *Patchouli*. C'était incroyable ! » Incroyable pourquoi ? Pour deux raisons. D'abord, parce que ce message aurait pu être rédigé spécialement pour Sara Lazzaroni, aux yeux de qui l'amour et le désir sont « ce qu'il y a de plus sublime à expérimenter dans la vie ». Puis, parce que ce petit bout de papier enroulé sur lui-même ne pourrait mieux décrire la caravane de jeunes gens qui, dans *Okanagan*, son troisième roman en trois ans, roulent vers la Colombie-Britannique. Pour planter des arbres ? Non, pour cueillir des cerises et autres fruits — une activité à laquelle Sara a consacré l'été de ses 18 ans.

Ils écoutent du Jean Leloup, quêtent de l'es-sence et des sandwiches à qui veut bien s'attarder devant leur pétulante candeur, se baignent nus sous la lune. Ils sont la jeunesse québécoise d'aujourd'hui, bien que pas si différente de celle d'hier, assez vieille pour conspuer la sinistre sagesse d'un monde qui préférerait les voir déjà cotiser à un REER, mais encore assez verte pour ne pas avoir abandonné l'espoir d'un jour rénover de fond en comble la vie.

Parmi cette bande d'hommes-enfants à barbe de bûcheron et de femmes-filles aux cheveux décolorés par le soleil : Léa, qui boit de la bière forte, fume des cigarettes avec la gravité de l'héroïne d'un film de la Nouvelle Vague, bichonne sa tristesse, écrit des poèmes et conjugue, comme tous les désenchantés qui l'ont précédée, désir avec destruction. Effrayée par la mort vers laquelle marchent péniblement les vieux du centre pour personnes âgées dans lequel elle travaillait, notre abonnée à la mélancolie vide son compte en banque avant de monter à bord du tacot de ses amis. Objectif : partir le plus loin possible de ce Loïc qui ne l'aime plus.

VOIR PAGE F 2 : LAZZARONI



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

Avec *Okanagan*, Sara Lazzaroni signe cet automne son troisième roman en trois ans.



Polar La solitude écrite dans une langue admirable
Page F 4



Essai Quoi penser quand les petits s'envoient en l'air ?
Page F 6

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Le roman comme acte de courage kamikaze

Maude Veilleux arpente les limites du couple ouvert dans *Prague*, roman vertigineusement impudique

DOMINIC TARDIF

C'était compliqué, le premier soir, avec son nouvel amant. «*J'ai ri. Nous nous regardions. Nos yeux verts. Puis, il a fini par comprendre que j'étais menstruée. Je lui ai dit: je me sens conne. J'aurais dû rester chez moi. Il a dit: mais non.*»

Vertigineusement impudique, follement obsédée par le pouvoir de la fiction de modeler le réel, *Prague*, deuxième roman de Maude Veilleux, est un acte de courage kamikaze, un aveugle sacrifice de soi sur l'autel de la littérature, une troublante autofiction confinant au malaise le critique em-

ployant, par convention, la troisième personne afin de rédiger des recensions comme celle-ci. Il y a de ces livres dont il faudrait pouvoir parler à la première personne, des livres face auxquels le moindre masque semble hypocrite.

Elle écrit de la poésie, travaille dans une librairie, avale beaucoup de bières et de drogues. Elle a épousé, il y a quelques années, un homme qui, comme elle, est bisexuel, mais qui, contrairement à elle, souhaite avoir des relations sexuelles avec des gens du même sexe. Le couple ouvert se présente comme une nécessaire solution. Pas qu'ils ne font plus

l'amour, pas qu'ils ne s'aiment plus. «*Nous pensions passer notre vie ensemble. On se disait qu'il fallait utiliser nos corps, en profiter pendant qu'il en était encore temps*», écrit l'alter ego de Maude Veilleux au sujet de celui qu'elle appelle son «*géant*». Seulement quelques règles à respecter: «*Pas le droit de tomber amoureux ni de découler. Il fallait choisir des gens que l'autre n'aurait pas à côtoyer.*»

La tyrannie de la vérité

Ça va foirer. Évidemment. Comment pourrait-il en être autrement? Maude Veilleux est après tout cette poète ayant suamment baptisé son premier recueil *Les choses de l'amour à marde* (éditions de l'Écrou,

2013). Les baisés avec Sébastien, collègue de la librairie, finiront par tout brouiller autour de la Maude fictionnelle.

«*J'ai dit: pourquoi est-ce que tu m'as demandé si j'étais endurante à la douleur? Il a dit: je sais pas. J'ai dit: je le suis. Tu peux me faire mal. Il a dit: j'ai peur de trop aimer ça. J'ai dit: s'il te plaît*», raconte la narratrice, en décrivant, avec un souci maniaque du détail digne de Guillaume Dustan, la brutalité parfois salvatrice du sexe, les plongées en apnée dans l'étang visqueux du désir ainsi que le souverain appel des profondeurs.

En transformant cette expérience intime en projet de création, Maude Veilleux ne cesse de se demander si elle

ne s'est pas, par le fait même, condamnée à toujours chercher au fond du verre la goutte de poison? «*Me filmer en train d'écrire me permet de créer un moment. Je me prépare, je me maquille, je trouve l'angle idéal. [...] Guillaume m'a dit: tu as de la difficulté à différencier le réel de la fiction.*» *Prague* est un livre, répetons-le, complètement, presque violemment, tyrannisé par l'idée de la vérité, quête à la fois chimérique, éternelle et hypercontemporaine, à l'heure de l'égoportait et du profil Snapchat nourri 24 sur 24.

À l'aube d'une rentrée littéraire s'annonçant déjà généreuse en récits de soi aux ambitions inspirationnelles et

en romans obséquieusement sous l'emprise d'une vision du réalisme figée dans une autre époque — des livres si prudents! —, Maude Veilleux aura forcément toutes les allures d'une terroriste aux abois, prête à s'immoler si le feu la rapproche de ce qu'elle traque. Elle appartient à un trop rare groupe: celui des gars et des filles qui écrivent parce qu'ils le doivent, et non simplement parce qu'ils le peuvent.

Collaborateur
Le Devoir

PRAGUE

Maude Veilleux
Hamac
Québec, 2016, 114 pages

POÉSIE

À travers l'éclairci et le touffu

Jean-Pierre Pelletier philosophe à propos des aberrations et illusions du rêve

HUGUES CORRIVEAU

Un classicisme avoué préside à l'écriture de Jean-Pierre Pelletier, qui se reconnaît «*mendiant du sens*». Ce parti pris n'est pas nécessairement une mauvaise chose, bien que le ton de sa poésie en soit, de fait, un peu vieillissant, sentiment que confirme son plus récent recueil, *Le crâne ivre d'oiseaux*.

Mais une hauteur de vue porte cette œuvre, la propose d'emblée comme une introspection face à la clarté des perceptions de l'âme humaine. Ainsi apprend-on que «*des mains blêmes ont capturé un corps / halluciné par le jour*», pour en percer le désir failli; tout comme nous sommes devant «*l'eau hallucinée / où notre visage s'est perdu*».

Si «*la lune a un éclat terni d'ossements oraculaires*», la nuit est, elle, «*une demeure de rosiers primitifs*», et elle prélude aux rêves, comme il se doit. L'alanguissement nocturne préside à un flottement des sensations que le poète s'évertue à défier comme s'il s'agissait d'en dévoiler l'obscur trahison.

Cependant, l'expression pour en atteindre la signification n'est pas toujours heureuse, comme lorsqu'il faut au poète pénétrer «*un paysage gavé de reflets / flagellant de versatilité*». Nous flageolons aussi, un peu.

Cette quête des profondeurs peut mener l'auteur à un cer-

tain désespoir, si creux qu'il en devient abscons, à ce point qu'il «*désesp[ère] jusqu'à satiété / de la dialectique du hasard du silence / des mots en miroir et du noir en discontinu*». N'avez crainte, il y survit, bien que, semble-t-il, «*nous voyons alors un vacuum / nous traverser de part en part*».

Cette inquiétude philosophico-suffocante atténue la portée de cette poésie qui, par ailleurs, aborde le sujet de la complexité du sens avec une ferveur jamais diminuée. Peut-être aurait-il mieux valu que le poète s'en tienne à certaines images assez fortes pour soutenir son désir d'éclaircir sa nuit, peut-être aurait-il dû plus souvent «*ferme[r] les yeux / pour qu'apparaisse une voix / dans des fragments de mots lunaires*». Qu'a-t-on alors à faire de «*l'anamnèse d'un erg*» ou de la «*coruscation de l'éclair*» qui viennent encombrer un vocabulaire qui l'est déjà suffisamment?

Ainsi en va-t-il de ce recueil qui paraît chercher sa véritable voix à travers l'éclairci et le touffu. Ne nous «*reste plus entre les lèvres / que l'interrogation itinérante du caillou*».

Collaborateur
Le Devoir

LE CRÂNE IVRE D'OISEAUX

Jean-Pierre Pelletier
Écrits des Forges
Trois-Rivières, 2016, 74 pages

LAZZARONI

SUITE DE LA PAGE F 1

«*J'en ai vu beaucoup, des gens se détruire cet été sur le "planting", raconte Sara, en décrivant par la bande sa narratrice. J'en ai vu, des gens qui chaque soir prenaient toutes les drogues inimaginables, qui couraient vers leur perte les yeux fermés. Ce sont des gens dont on dit qu'ils cherchent à se détruire, mais au fond, leur désir de vivre est tellement ardent qu'ils sont constamment insatisfaits. Ils cherchent tout le temps la chose de plus qui va les faire vivre plus. Ils l'aiment tellement, la vie, qu'ils la mordent de tous les bords. Mais ce n'est pas comme ça que ça se mange, la vie!*» Elle se ravise. «*En fait, ça ne se mange pas, la vie! C'est elle qui nous mange!*»

Les modes sont temporaires, la jeunesse aussi?

Née en Italie d'une mère québécoise et d'un père devenu ici propriétaire d'une boutique de vélo, Sara Lazzaroni a longtemps respiré le grand air, parfois anxiogène, de la banlieue, chef-lieu de la prévisibilité réduit dans *Okanagan* au rang de mouvoir à idéaux, emblème d'une vie rangée à fuir à tout prix. «*Pauvres parents!*» s'exclame la jeune vingtenaire, visiblement un peu mal à l'aise d'avoir pu donner l'impression, par le truchement de sa nouvelle narratrice, de condamner leur mode de vie.

«*Je n'ai aucune envie de vivre en banlieue, mais ma famille demeure mon socle*», ajoute Sara Lazzaroni comme pour dédouaner du même coup les nombreuses relations familiales dysfonctionnelles qui tissent la trame de ses livres. «*Si je n'imagine en fiction que des parents inadéquats, c'est sans doute parce que je ne sais pas encore nommer ce que les miens m'ont donné, qui est tellement fort et important.*»

Bien que les départs sur un *nowhere* se multiplient dans ses romans comme autant de nécessaires appels d'oxygène, Sara Lazzaroni sanctifie moins l'utopie d'une planète composée de citoyens du monde que le pouvoir du voyage de nous révéler à nous-mêmes. «*Tout ce dont j'ai besoin, quand je pars, c'est d'une montagne et d'une rivière, explique-t-elle. C'est une expérience qui transcende le lieu géographique, qui est presque métaphysique, disons, même si c'est un peu gros comme mot.*»

Pour les Gaëlle, Victor, Cédric, Evelynne et compagnie d'*Okanagan*, cette virée dans l'Ouest tiendra davantage de l'expérience identitaire. Il faut parfois quitter le Québec pour goûter pleinement sa québecitude, suggère ce *road novel* à haute teneur aphoristique, en évoquant pendant tout un chapitre la fraie du saumon.

«*Seulement, les modes sont temporaires, voilà ce qui m'effraie*», observera Léa, en proie à la crainte que la ferveur écologiste de sa génération s'évapore comme le temps finira par javelliser les



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

«*Si je n'imagine en fiction que des parents inadéquats, c'est sans doute parce que je ne sais pas encore nommer ce que les miens m'ont donné, qui est tellement fort et important.*»

taches de cerises constellant les vêtements de ses amis, phrase au creux de laquelle on devine, tapie, une autre inquiétude: celle que la jeunesse et ses pupilles dilatées par le désir d'un demain plus lumineux rapetissent à mesure que les responsabilités s'accumuleront.

«*Ce n'est pas pour rien que je plante des arbres*», lance Sara au sujet des soifs inextinguibles qui la tenaillent et qu'elle doit parfois juguler en mettant son corps à l'épreuve. «*J'essaie de plus en plus de prendre les choses... avec douceur? J'aimerais ne plus tout le temps être dans les grandes chaleurs ou dans les grandes froideurs, trouver un climat tempéré. Mais en même temps, je veux continuer de changer d'idées et d'opinions. Je veux que la vie continue de me surprendre.*»

Collaborateur
Le Devoir

OKANAGAN

Sara Lazzaroni
Leméac
Montréal, 2016, 168 pages

Sara Lazzaroni

ROMAN

Okanagan

OKANAGAN

Sara Lazzaroni
Leméac
Montréal, 2016, 168 pages

Joseph Déjacque

HISTOIRE POLITIQUE

À BAS LES CHEFS!

ÉCRITS LIBERTAIRES (1847-1863)
Joseph Déjacque
Présenté par Thomas Bouchet
La fabrique
Paris, 336 pages, 2016

«*J'ai dans le cœur un essaim d'utopies.*» L'«*ouvrier-poète*» Joseph Déjacque, à qui l'on doit le néologisme «*libertaire*», est un prolifique écrivain anarchiste né et mort à Paris (1821-1865). Les éditions La fabrique lui rendent hommage dans un recueil d'écrits peu diffusés eu égard à leur importance dans différents courants de pensée radicale. L'enseignant-chercheur Thomas Bouchet rend justice à l'intransigeance de Déjacque contre l'inique en laissant justement une grande place à ses «*projectiles autoricides*». Poésies, proses, pamphlets de Paris à New York en passant par La Nouvelle-Orléans, ses écrits révoltés et révolutionnaires détonnent par leur vivacité et leur avant-gardisme. Il s'en prendra d'ailleurs à la misogynie du «*père de l'anarchisme*», Pierre-Joseph Proudhon, dans une lettre ouverte limpide parue dans son journal *Le Libertaire*, intitulée «*De l'être humain mâle et femelle*». Si certaines postures paraissent dater d'une époque révolue, certains écrits sur l'universalité et l'existence individuelle dans le monde industriel et capitaliste sont brûlants d'actualité. De la misère et de l'exil de Joseph Déjacque émerge une force utopiste parfaitement résumée en deux mots par Bouchet: «*Écrire combattre*».

Marie-Pier Frappier

LITTÉRATURE

JEUNESSE

Parents imparfaits

L'imperfection des adultes et la sagacité des enfants dans trois titres croustillants

MARIE FRADETTE

Surconsommer pour combler l'absence, exiger la perfection... les parents cherchent désespérément des moyens de combler des bonheurs illusoire. Et si les enfants en avaient assez de ces enfantillages? Michaël Escoffier, Mathieu Pierlot et Babette Cole exploitent ces travers dans trois albums déjantés.

Dans *Un enfant parfait*, Escoffier bouscule la morale et saura froisser les tenants de la rectitude politique en faisant de l'enfant un produit de consommation. Le père et la mère Dupré se rendent au supermarché pour y acheter un rejeton. Parmi les différents modèles offerts, ils souhaitent par-dessus tout trouver l'enfant parfait. Coup de veine, il en reste un seul, mais on peut le comprendre parce que «c'est un modèle très demandé...». Refusant friandises, jouant calmement, Baptiste est véritablement idéal.

Mais peut-on en dire autant des parents, qui l'oublie à la sortie de l'école, ne pensent pas à faire l'épicerie, font la grasse matinée et, madresse ultime, confondent la journée d'Halloween avec celle de la photo de classe? La finale désopilante — que je tairai ici — vaut à elle seule le détour. Les illustrations épurées mais très expressives de Matthieu Maudet tranchent avec les idées de grandeur des parents et appuient la sagesse du héros. Les standards de qualité et de perfection brandis par nos sociétés axées sur la performance en prennent pour leur rhume.

La folie des cadeaux

Dans *Jamais contents!*, Mathieu Pierlot se joue, pour sa part, de la surconsommation en nous conviant à l'anniversaire d'un enfant unique. La montagne de boîtes colorées que l'on peut voir en contreplongée sur l'illustration témoigne de la quantité de cadeaux reçus. Intrigué devant ces jolis emballages, le héros s'excite non pas du contenu, mais du contenant.

Un papier devient un tapis volant, la boîte de carton, un vaisseau spatial, le ruban, un lasso, et ainsi de suite jusqu'à la chute dans laquelle les parents, à bout de nerfs, expriment leur désolation. Beau pied de nez à cette manie répandue de croire que les enfants ont besoin de beaucoup pour s'amuser.

Le trait éclaté de Baptiste Amsalem rend cette folie des cadeaux complètement lou-

foque. L'abondance de mouvement, investi par les nombreux plans et angles de vue et l'absence de cadrage, témoignent de la liberté totale vécue par le héros, fait de cet album un hymne à l'enfance et, par le fait même, renvoie aux parents le reflet de leur incongruité.

Le monde à l'envers

Jamais contents, imparfaits, incohérents, les adultes sont aussi et bien souvent moins raisonnables que leur progéniture. Dans *Le dé-mariage* — album d'abord paru en 1997 —, Babette Cole inverse les rôles, obligeant les enfants à prendre les décisions. Clara et Démétrius Lamoureux ont une vie presque parfaite, sauf pour ce qui est de leurs parents qui ne «sont jamais d'accord sur rien».

La bisbille règne continuellement dans la maison où tout est prétexte à la chicane. Père n'aime pas le séchoir à linge de Mère alors qu'elle ne tolère pas le poisson rouge de ce dernier. Des détails qui rendent la vie des deux enfants insupportable.

Ni tenant plus, ces derniers décident de proposer un démariage. La cérémonie a lieu; le blanc de la robe étant bien sûr troqué par le noir et le oui, par un non. Pendant le voyage de noces respectif de Père et Mère, Clara et Démétrius en profitent pour faire construire deux maisons répondant aux goûts de chacun des parents.

Fidèle à son habitude, l'auteur anglaise, bien connue pour son irrévérence, exploite avec audace et humour un sujet répandu. Le trait caricatural de Cole met en relief le visage anguleux et ridicule des parents tandis qu'une rondeur épouse celui des enfants.

Le regard à la fois lucide et amusant que posent ces auteurs sur les manies et illusions parentales risque de stimuler les échanges et d'enrichir la discussion jusqu'à tard.

Collaboratrice
Le Devoir

UN ENFANT PARFAIT

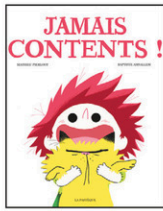
Michaël Escoffier
École des loisirs
Paris, 2016, 26 pages

JAMAIS CONTENTS!

Mathieu Pierlot
La Pastèque
Montréal, 2016, 32 pages

LE DÉ-MARIAGE

[NOUVELLE ÉDITION]
Babette Cole
Seuil
Paris, 2016, 32 pages



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

À 27 ans, Virginie Blanchette-Doucet aborde dans son premier roman le déchirement singulier de l'exil.

ROMAN QUÉBÉCOIS

La faille

Entre Montréal et l'Abitibi, Virginie Blanchette-Doucet explore le paysage de l'exil

CHRISTIAN DESMEULES

«L'Abitibi est trop belle et trop dure.» Peut-être est-ce la raison pour laquelle Maude, la jeune narratrice de *117 Nord*, a quitté son village situé près de Val-d'Or. Elle ne semble pas pardonner qu'on la quitte, qu'on la néglige ou même qu'on la partage.

Les habitations du côté ouest de la route 117 devaient être déplacées, les résidents, expropriés, puisqu'on allait rouvrir une vieille mine. Maude, dont la maison se trouve sur la «faille», décide sans tergiverser d'accepter le chèque au montant «ridiculement élevé» qu'on lui offre, de quitter la région et d'essayer d'aller refaire sa vie à Montréal.

Au volant de la vieille Tercel qui lui a été donnée par son ami Francis, elle ne peut toutefois s'empêcher de revenir sur les lieux de ses origines. Francis, l'ami de toujours (l'amant?), le voisin d'en face épargné par les expropriations puisque sa petite maison était «du bon côté de la 117». Aurait-il cédé, lui, ou résisté aux pressions? On l'ignore et la question, du reste, ne se pose même pas. Il travaille lui aussi dans une mine de la région et conduit un ca-

mion de 240 tonnes, «à mi-chemin entre le Transformer et l'animal préhistorique».

A présent, chaque fois qu'elle refait la route, débarquant à une extrémité ou à l'autre de la 117, c'est un peu le même vide qui l'accueille. Même entre les deux points — surtout entre les deux —, la vacuité pèse de tout son poids sur les cinq cent vingt-neuf kilomètres du trajet: «À force d'ailleurs-retours, toutes les voitures croisées en chemin se ressemblent. Les saisons se replient les unes sur les autres, des trous se creusent dans la route. On les remplit, ils se creusent encore.»

En une alternance de chapitres très courts, Virginie Blanchette-Doucet, née en 1989 à Val-d'Or, explore dans son premier roman le déchirement singulier de l'exil. Un filon qu'elle exploite sans colère, dans une sorte de renoncement fataliste. S'arracher à un lieu, voir ses propres souvenirs s'éloigner: une cabane dans les arbres qui n'existe plus depuis longtemps ou ne plus pouvoir se baigner dans une rivière aujourd'hui contaminée. Un léger traumatisme qui ressemble à un écartèlement permanent.

Elle tente de se projeter,

faute de mieux, à Montréal, métropole mal-aimée au «paysage organisé», où tout lui manque et peut-être surtout «le silence des arbres». «Mon corps habite cet espace, c'est moi qui ne coïncide plus avec le reste.»

D'un chapitre à l'autre, elle se souvient de quelques moments de son enfance libre, des étés passés à travailler dans un laboratoire de la mine, de moments sans nombre passés en compagnie de Francis ou d'épisodes de sa nouvelle vie à Montréal où elle travaille en ébénisterie.

117 Nord est un peu la chronique, largement impressionniste, d'un long deuil. L'exploitation d'une faille intime. Avec quelques beaux passages, des envolées poétiques et beaucoup de zones d'ombre où le paysage devient une sorte d'entre-deux.

Collaborateur
Le Devoir

117 NORD
Virginie Blanchette-Doucet
Boréal
Montréal, 2016, 164 pages

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 15 au 21 août 2016

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

Romans québécois			
1	Les chevaliers d'Antarès • Tome 3 Manticores	Anne Robillard/Wellan	-/1
2	La promesse des Gélinas • Tome 4 Laurent	France Lorrain/Guy Saint-Jean	-/1
3	Vrai ou faux	Christine Brouillet/Druide	2/11
4	Vi	Kim Thuy/Libre Expression	3/20
5	La femme qui fuit	Anaïs Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	1/18
6	De tendres aspirations	Sylvie Gobeil/Les Éditeurs réunis	-/1
7	Les chevaliers d'Antarès • Tome 2 Basilics	Anne Robillard/Wellan	6/14
8	Sarah et moi	Christian Tétreault/Homme	-/1
9	Les chevaliers d'Antarès • Tome 1 Descende...	Anne Robillard/Wellan	-/1
10	La théorie du drap contour	Valérie Chevalier/Hurtubise	5/19

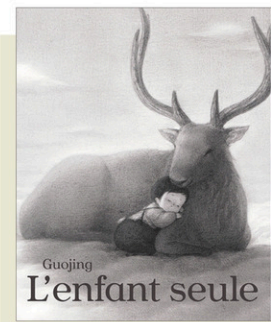
Romans étrangers			
1	Crossfire • Tome 5 Exalte-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	2/7
2	La fille de Brooklyn	Guillaume Musso/XO	1/22
3	Cours, Alex Cross!	James Patterson/Lattès	9/2
4	Menace sur Rio	James Patterson Mark Sullivan/Archipel	-/1
5	Péché de chair	Colleen McCullough/Archipel	-/1
6	Riquet à la houppe	Amélie Nothomb/Albin Michel	-/1
7	L'horizon à l'envers	Marc Levy/Robert Laffont	7/28
8	Le temps des regrets	Mary Higgins Clark/Albin Michel	3/12
9	Mariachi Plaza	Michael Connelly/Calmann-Lévy	5/12
10	L'insoumis	John Grisham/Lattès	8/15

Essais québécois			
1	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	1/45
2	Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme	Deni Yvan Béchard Natasha Kanapé Fontaine/Écosociété	3/16
3	Une escroquerie légalisée	Alain Deneault/Écosociété	5/3
4	Les passagers clandestins. Métaphores et...	Ianik Marcil/Somme toute	6/9
5	Le multiculturalisme comme religion politique	Mathieu Bock-Côté/Cerf	4/3
6	Le point sur la langue	Louis Cormier/VLB	-/1
7	Trouve-toi une vie. Chroniques et sautes...	Fabien Cloutier/Lux	2/4
8	La dette du Québec: vérités et mensonges	Collectif/M éditeur	-/1
9	La médiocratie	Alain Deneault/Lux	8/6
10	Le guide des bars et pubs de Saguenay	Mathieu Arseneault/Quartanier	7/15

Essais étrangers			
1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	1/31
2	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	2/27
3	Madeleine projet	Clara Beauvieux/Éditions du sous-sol	-/1
4	Les Trumperies. Le meilleur du...	François Durpaire Kevin Picciau/Édito	5/9
5	L'État islamique. Organigramme, financements...	Samuel Laurent/Seuil	-/1
6	lves paradis, bonheurs héroïques	Boris Cyrulnik/Odile Jacob	6/5
7	Le plus et le moins	Erri De Luca/Gallimard	3/3
8	Histoire du silence. De la Renaissance à nos jours	Alain Corbin/Albin Michel	-/1
9	Il est avantageux d'avoir où aller	Emmanuel Carrère/POL	9/2
10	Demain, un nouveau monde en marche	Cyril Dion/Actes Sud	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



JEUNESSE

L'ENFANT SEULE

Guojing
Comme des géants
Montréal, 2016, 108 pages

Parution le 30 août



JEUNESSE

Y'A PAS DE PLACE CHEZ NOUS

Andrée Poulin
Québec Amérique
Montréal, 2016, 32 pages

Une fillette laissée seule pour la journée quitte la maison, mais se perd dans la forêt. Au bord du désespoir, elle voit apparaître un cerf qu'elle décide de suivre. Commence alors une aventure onirique, de l'autre côté du miroir, là où tout est possible. Inspirée par sa propre enfance, l'auteure chinoise se rappelle dans *L'enfant seule* le sentiment de solitude vécu au moment de la politique de l'enfant unique. Si l'histoire est singulière, il faut voir aussi toute la richesse graphique de cet album sans texte. Les cases rappelant la bande dessinée permettent une lecture linéaire qui est ponctuée de pages pleines imposant un temps d'arrêt sur des moments clés du périple. Les illustrations monochromes, le trait fin et la douceur de l'ensemble nous propulsent dans un univers où le détail compte. Les yeux avertis s'amuseront notamment à découvrir le cerf, qui n'est au départ qu'un jouet dans les mains de l'enfant, à le voir prendre vie, puis retrouver sa fonction d'objet, bien au chaud dans les bras de la fillette.

Marie Fradette

Apeurés, à bout de souffle, Marwan et Tarek sont contraints de quitter leur pays en guerre. Avec d'autres familles, ils s'embarquent sur un petit bateau de fortune dans l'espoir de trouver un monde meilleur. Mais les gens ne sont pas tous accueillants et repoussent sans gêne le rafirot sur les eaux. Malgré la faim, la soif, le froid, les garçons tiennent le coup jusqu'à ce qu'une terre d'accueil soit plus clémente envers ces «sans-pays». Sans jamais tomber dans le mélodrame facile ou la pitié, Andrée Poulin parvient à témoigner avec réalisme et sensibilité du drame vécu par ces réfugiés grâce, notamment, au point de vue choisi. Le lecteur entre littéralement dans le bateau et vit l'histoire de l'intérieur, sur l'eau, avec ces deux frères fragiles, mais armés d'espérance. Il faut dire que le trait profond, à la fois inquiétant et tendre, d'Enzo Lord Mariano ajoute à l'effet ressentit. Les couleurs sombres contrastent avec les grands yeux blancs des héros, témoins d'une traversée bouleversante. Un album, comme le chante Richard Séguin, pour mieux «comprendre les jours troués marés d'humains qui n'ont plus rien».

Marie Fradette

LITTÉRATURE



PHOTOS SOURCE CCA

Le CCA mise désormais sur l'édition multilingue.

ÉDITION

Des airs de Nations unies au CCA

Le Centre d'architecture se fait polyglotte avec des premiers livres en portugais, en espagnol, et bientôt en italien

JÉRÔME DELGADO

La résonance est planétaire, ses collaborateurs, de multiples nationalités. Depuis ses débuts, et malgré un nom très local, le Centre canadien d'architecture (CCA) parle au monde. Rue Baile, on veut pourtant faire davantage outre-frontières.

Le CCA mise désormais sur l'édition multilingue. Deux récentes parutions portant son logo se lisent, l'une en portugais, l'autre en espagnol — et en anglais, dans des éditions distinctes. *Uma Anatomia do Livro de Arquitectura*, publication issue d'une recherche de l'architecte et éditeur André Tavares, également commissaire de la Trienal de Arquitectura de Lisboa 2016, a même été primée ce printemps à la Bienal Iberoamericana de Arquitectura y Urbanismo. La monographie *AP 164: Abalos & Herreros* découle des expositions consacrées en 2015 par le CCA à cet ancien bureau d'architectes espagnol. D'autres publications suivront, dont un projet en italien déjà bien ancré. Des livres en japonais, eux, ne sont toutefois qu'à l'étape de souhait.

« Les livres nous donnent la possibilité d'avoir une présence plus importante dans des pays où l'on n'était peut-être pas encore assez. C'est vraiment le but des publications, d'élargir, d'assurer et de renforcer la présence internationale du CCA », explique Albert Ferré, directeur des publications depuis 2012.

Nouvelle manière de faire

Le premier livre en portugais du CCA, coproduit avec Dafne, éditeur de Porto, est emblématique de la nouvelle manière de faire. Contrairement à la monographie *Abalos & Herreros*, qui découle aussi d'un travail dans les archives de l'établissement fondé par Phyllis Lambert, *Anatomia do Livro de Arquitectura* n'a pas été précédé d'expositions. Sa pertinence s'est présentée au cours de la recherche de Tavares menée sur... le livre d'architecture.

« Jusqu'en 2013, on publiait des livres pour chacune des grandes expositions. On cherche

« L'idée du livre est de présenter une recherche, non pas d'accompagner une exposition »

Albert Ferré, à propos du livre d'André Tavares

maintenant d'autres occasions, d'autres sujets qui mériteraient un livre. Comme celui d'André Tavares. L'idée du livre est de présenter une recherche, non pas d'accompagner une exposition », signale Albert Ferré.

Parmi les autres projets les plus avancés, il y a le premier bouquin en italien, piloté par la conservatrice en chef du CCA, Giovana Borasi. Doublement inusité, *Une espèce en danger*, dont le titre en italien n'est pas arrêté, sera le premier livre jeunesse de la maison.

Les textes et illustrations de Harriett Russell, une Britannique publiée aussi bien à New York qu'à Londres, se trouvaient déjà dans le catalogue de l'expo *Désolé, plus d'essence* (2008). Recyclés, ils deviendront un livre grand format qui sera aussi publié dans les deux langues officielles du Canada.

Dans un CCA aux airs de Nations unies — le directeur Mirko Zardini, comme Giovana Borasi, est Italien, Albert Ferrer, Espagnol, Catalan pour être plus précis — le rêve est de publier dans une multitude de langues.

« Mais aussi avec une multitude de partenaires », précise le pragmatique directeur des publications. Chaque livre crée de nouvelles associations, que ce soient avec des éditeurs établis ou des établissements d'architecture. Albert Ferré cite une étude approfondie sur Cedric Price, l'architecte britannique mort en 2003, qui sera publiée en anglais seulement avec l'appui de The Architectural Association, une organisation londonienne. « Si cette école avait été basée, je ne sais pas, au Maroc, on aurait pu faire le livre en arabe », dit-il.

Et les français dans tout ça ? Il demeurera présent, assure-t-il. Malgré les apparences, malgré le catalogue de l'expo *L'architecte, autrement* (2015), offert seulement en anglais, malgré le « Canadian Center of Architecture » imprimé sur les couvertures des livres portugais et espagnol. Le site Web, principale vitrine du CCA, se lira encore dans la langue de Vigneault et il est faux de croire que des auteurs francophones n'existent pas. Puis, il y a le cas, selon Albert Ferré, de l'éditeur allemand Stenberg Press, qui tient à publier en français.

Le Devoir

POLAR

Le testament d'Henning Mankell

Les bottes suédoises parle de solitude et de vieillesse dans une langue admirable

MICHEL BÉLAIR

Quelques mois avant de mourir d'un cancer du poumon, il y aura un an début octobre, Henning Mankell remettait ce dernier manuscrit à son éditeur suédois. *Les bottes suédoises* « est la suite indépendante », note-t-il en amorce, du roman *Les chaussures italiennes* paru en français chez le même éditeur en 2009.

C'est un livre profondément touchant qui parle de solitude et de vieillesse dans une langue admirable. On peut facilement le lire comme une sorte de testament: celui d'un écrivain immense préoccupé par le sort de l'humanité.

Pyromane ou incendiaire ?

Chirurgien à la retraite, Fredrik Wellin vit seul sur une petite île de la mer Baltique située entre l'extrémité sud de la Suède et le Danemark. C'est un homme aigri, sec, pas vraiment sympathique. Mais avant que l'on puisse en apprendre davantage sur lui, sa maison se met à brûler en pleine nuit et il a tout juste le temps d'échapper au brasier en enfilaient deux bottes du pied gauche et un imperméable par-dessus son pyjama. Fredrik Wellin perd du coup tout ce qu'il possédait.

Dans les décombres, il ne trouvera que la boucle d'un soulier fabriqué par son ami le cordonnier Giacconelli que les lecteurs assidus de Mankell connaissent déjà (*Les chaussures italiennes*). Tout le reste, le moindre recoin de cette maison que ses grands-parents ont construite, toutes ses photos, ses carnets, ses souvenirs, le moindre vêtement, tout, tout a disparu dans les flammes. Et il se voit forcé de vivre dans la caravane de sa fille qui se désagrège lentement à quelques centaines de mètres des ruines de la maison. Pour ajouter à son désespoir, les enquêteurs découvrent que l'incendie a été provoqué... et ils le soupçonnent d'être l'incendiaire.

Tout cela explique peut-être le côté fielleux du personnage de Wellin. Quand il entre en contact avec ses rares voisins, même avec la journaliste Lisa Modin qui écrit sur le sinistre et avec laquelle il espère entretenir une relation amoureuse, Wellin se fait soupçonner, rêche, déplaisant. C'est tout juste s'il fait confiance à ses souvenirs. Comme pour noircir encore le portrait, on découvre aussi sa relation trouble avec sa fille, Louise, accourue après l'incendie, et surtout que sa mise à la retraite prématurée découle d'une erreur médicale grave. Mais alors que les soupçons s'accumulent sur le médecin, un



NORA LOREK AGENCE FRANCE-PRESSE

Henning Mankell a remis son dernier manuscrit à son éditeur quelques mois avant de mourir.

deuxième, puis un troisième incendie surviennent...

Dérives et artifices

On ne vous en dira pas plus parce que l'intérêt véritable du livre n'est pas là. Il est plutôt dans le temps qui passe inexorablement et qui mène à la mort. Dans les petits détails aussi, dans la beauté infinie de cet archipel en perdition et surtout, surtout, dans la difficulté des rapports entre les humains. La détresse de Fredrik Wellin est ainsi palpable

tout au long du récit et Henning Mankell nous la fait saisir au détour de la moindre de ses pensées en remontant avec lui le cours de sa vie. On ne trouvera évidemment pas ici de poursuite enflammée, de coups de feu, ni même

« C'est à cet instant que j'ai compris que j'avais réellement tout perdu. De mes soixante-dix ans de vie, il ne restait rien. Je n'avais plus rien. »

Extrait des *Bottes suédoises*

de sang ou de séquences d'analyses de laboratoire. Mankell manie pourtant ici son écriture — merci encore à Anna Gibson pour sa traduction remarquable — avec la précision et la finesse d'un scalpel au laser. Ce que l'on poursuit tout au long de ce récit, c'est la vie dans ses moindres remous, et ce que l'on analyse, c'est l'âme humaine dans toutes les dérives et les artifices trompeurs

Collaborateur
Le Devoir

LES BOTTES SUÉDOISES

Henning Mankell
Traduit du suédois
par Anna Gibson
Seuil
Paris 2016, 353 pages

FRESQUE

SUITE DE LA PAGE F 1

des soucis planétaires, et il suivait à la lettre la maxime baudelairienne Anywhere out of the world. » Oscar De Profundis, qui voue aussi un culte à Oscar Wilde, arbore sur le dos un poème de Baudelaire, *De profundis clamavi*.

Voilà que « le chanteur de la fin des temps, la star de l'apocalypse contemporaine », être paradoxal s'il en est, débarque le temps de deux concerts à Montréal. Sa ville natale, quittée il y a 40 ans. Remontent alors à la surface des souvenirs d'enfance qu'il aurait préféré oublier.

Il ne se pardonne toujours pas l'assassinat sauvage de son petit frère par des preneurs d'otages. La drogue aidant, le fantôme du garçon lui apparaîtra. Il en viendra à confondre ses hallucinations et la réalité, alors qu'au-dehors

le cauchemar, bien réel, prend de l'ampleur.

La mort noire

Peu après son arrivée, l'état d'urgence est déclaré dans la ville. Après avoir sévi dans plusieurs capitales du monde, qui ont fini par l'éradiquer, une terrible épidémie s'abat sur la ville. La maladie noire. Dans les rues: des cadavres aux visages et aux mains calcinés.

Les aéroports, les gares, les autoroutes sont fermés: interdiction de sortir. L'armée prend d'assaut la ville, vouée à l'anarchie. Les nantis, dont Oscar De Profundis, se terrent, à l'abri. Les gueux, quant à eux, n'ont plus rien à perdre, ils s'éclatent au grand jour. « La mort était au bout du chemin. On ne pensait qu'à profiter de la liberté hideuse qu'offrait le chaos. »

Ce n'est qu'une question de temps. « On tirait sur les pauvres à vue. De toute façon, la mort qui les attendait était horrible. » Autrement dit: « Mieux

valait crever d'un projectile en pillant un magasin que mourir dans les douleurs atroces que provoquait la mort noire. »

On alterne dans le roman entre le dedans et le dehors. Entre ce qui se passe du côté d'Oscar, entouré d'une armada de protection dans sa bulle dorée, et ce qui advient à l'extérieur. Le contraste est frappant. Jusqu'à ce que tout s'entrechoque.

Entre en jeu une certaine Cate, ex-médecin devenue sans-abri, qui fomenté avec quelques acolytes une révolution afin de « redonner du courage aux opprimés de toute la planète ». Elle qui voit dans l'enchaînement des événements un génocide mondial aura cette réflexion: « Cela ressemble à de la science-fiction, non ? Et si c'était simplement la réalité... »

OSCAR DE PROFUNDIS
Catherine Mavrikakis
Héliotrope
Montréal, 2016, 328 pages

Le livre sera en librairie le 31 août.

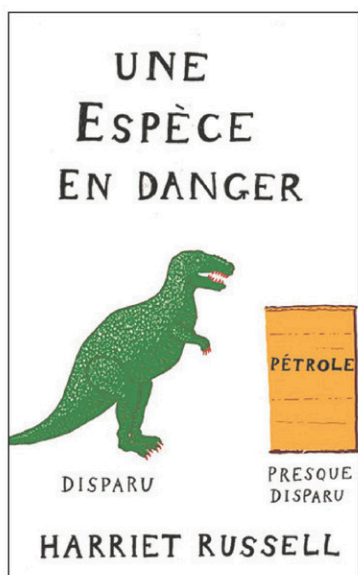


Image tirée d'*Une espèce en danger*, qui sera le premier livre jeunesse de la maison.

« Des bruits étranges arrivaient des ruelles. [...] Les êtres de la rue se permettaient n'importe quoi. Ils deviennent des monstres ! Quel sens avait leur existence ? Ils cédaient à la séduction du chaos final. »

Extrait d'*Oscar De Profundis* de Catherine Mavrikakis

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Excès d'intelligence

En dénonçant les excès de leur temps, les moralistes des Lumières ont été brillants

GUYLAINE MASSOUTRE

On a beaucoup admiré Rivarol, Chamfort et Vauvenargues pour leur esprit de conversation. Pour leur ironie cinglante, on les a imités. Démodés? Oui, il y a toujours cet écart du temps. Surtout l'explosion de l'Ancien Régime. Mais la finesse d'esprit qui anime leurs textes saute aux yeux et ni la justesse de la langue ni le panache de ceux-ci n'ont perdu leur lustre.

Comment ont-ils pu être lucides dans des temps cruels? *L'art de l'insolence*, à travers maximes, réflexions, éloges, discours, méditations, caractères, pensées, portraits, épigrammes, épîtres, dialogues, songes et autres genres démodés, fait briller une gouaille imperturbable qui, devant la comédie humaine, a fait leur vérité posthume.

Rivarol (1753-1801)

Il est journaliste, critique littéraire, patriote, léger, cet observateur de la royauté qui s'effondre, alors que la Révolution gronde. «Un ultra», dira Ernst Jünger. Quinze ans d'écriture politique étince-

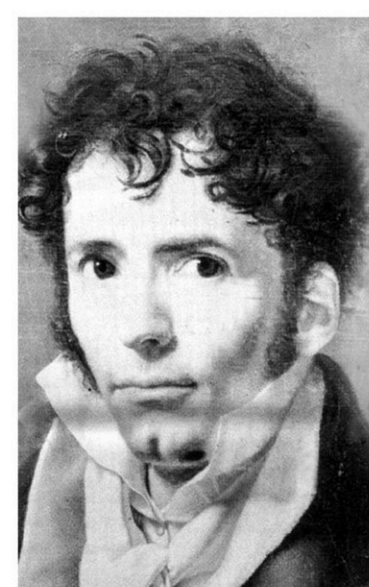
lante, exaltée, insolente. Il devra s'exiler à Berlin, où on lui décerne le prix de «l'universalité de la langue française». Il y meurt, âgé de 48 ans.

À Paris, c'est l'époque fanatique, où passent les charrettes pleines de condamnés à la guillotine. Ces exécutions arbitraires offensent l'idéal des idées glorieuses. Rivarol, royaliste, catholique, mais favorable aux réformes, disserte sur l'égalité de droit et de fait, sur l'universalité des Lumières. Il déteste la barbarie du peuple et admire Tocqueville. Dans le cyclone des événements, il réfléchit, souvent bouffon, mais prend parti en conservateur, non en réactionnaire, contre le totalitarisme.

Généreux, joyeux, paresseux, ce grand lecteur n'a pas bâti d'œuvre, malgré des milliers de pages. Il aime faire pisser ses lecteurs de rire, en raillant ses contemporains et en fouillant ce qu'il peut mépriser. Il déteste Mirabeau et La Fayette, la prise de la Bastille, comme le despotisme de Bonaparte. Sa fortune littéraire est proportionnelle au nombre de ses ennemis. D'Alembert, Voltaire ou Buf-



La finesse d'esprit de Rivarol, de Chamfort et de Vauvenargues saute toujours aux yeux. De même que leur panache.



WIKICOMMONS

fon ont bien considéré son travail sur l'*Encyclopédie*.

Chamfort (1741-1794)

«Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots très bien vêtus.» L'homme de salon qui signe cela est un franc-maçon et républicain convaincu, qui dénonce la Terreur, Robespierre et Marat. Écrivain d'aphorismes, il capte des situations brèves et invente le fragment en régulant sa plume d'anecdotes.

Ce mondain aime la poésie, sait se divertir et jouir de la violence verbale avec fureur. Nerveux, il est sensible au tragique et se jette dans des bains acides de pensée. Pour son *Éloge de Molière* (1769), il

rempoite le prix de l'Académie française et son *Éloge de La Fontaine* favorise son entrée dans l'illustre maison.

L'éditer est un tour de force, étant donné l'étendue de ses papiers éparés. Ce qui se dégage du recueil présent est qu'il connaissait très bien la littérature, ses luttes contre les travers humains. Sa plume vole des généralités aux affaires publiques, visant des hommes clairement nommés.

Vauvenargues (1715-1747)

Il meurt à 31 ans. Il fait la guerre durant 10 ans, partout en Europe, en couchant ses maximes sur papier. Voltaire le protège et le soutient, une

fois qu'il est revenu à la vie civile. Éloquent, simple, homme de cœur et de foi, il signe 945 maximes ici publiées. Mélancolique, fragile, tendre et poète, il a laissé son empreinte, notamment sur Balzac, et il est peut-être le plus renommé des trois.

La politique n'est pas une religion, mais elle a développé ses dogmes, en oubliant la culture d'où elle émerge sans nécessaire progrès. Ces écrivains lui ont opposé une perspective dépassant le moment de son action. Versatilité, faiblesses, fragilités, ils ont brandi l'écriture face à ces ressacs tel un paratonnerre. Un geste intelligent avec un outil démodé.

Ces artificiers au grand style ont été de formidables analystes de l'actualité. Au contact de l'utopie en marche, ils se sont hissés hors des passions nationales, en déprogrammant ce qui paraissait alors comme une lumineuse fresque de la raison. On pense, au temps présent, à des Alain Finkielkraut et Philippe Murray; ou, chez nous, à Dany Laferrière.

Collaboratrice
Le Devoir

L'ART DE L'INSOLENCE
RIVAROL, CHAMFORT,
VAUVENARGUES
Laffont
Bouquins
Paris, 2016, 1517 pages

« Sur dix personnes qui parlent de nous, neuf disent du mal, et souvent la seule personne qui dit du bien, le dit mal »

Rivarol



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Le jardinage citadin de proximité a des racines à Montréal, comme ici, angle Beaubien et Drolet.

ESSAI

L'avenir agricole serait en ville

Répondre aux outrances de l'agro-industrie de Paris à Montréal, de Londres à Chicago

MICHEL LAPIERRE

Qui aurait cru que, pour retrouver son harmonie avec la nature et reprendre son rôle clé dans la cohésion sociale, l'agriculture devrait délaissé un peu la campagne pour verdir les villes, y compris Montréal? Ce rêve, en apparence fou, se veut la réponse écologique aux outrances de l'agro-industrie. Dans son manifeste *La révolution de l'agriculture urbaine*, Jennifer Cockrall-King va jusqu'à soutenir que «la nature est bien plus évoluée que l'être humain»!

Écologiste doublée d'une gastronomique, la journaliste de l'Ouest canadien signale que, d'après des statistiques onusiennes, l'agro-industrie, séduite autant par l'uniformité que par la résistance des produits au transport sur de grandes distances, a fait disparaître 75% de la biodiversité alimentaire. De plus, elle dé-

ploie que 70% des aliments transformés contiennent des organismes génétiquement modifiés dont on ignore les conséquences à long terme sur la santé.

Fallait-il, se demande-t-elle, ajouter le risque provoqué par ces manipulations génétiques au fait, par exemple, qu'aux États-Unis, à cause de la malbouffe, les deux tiers des gens souffrent d'obésité ou d'embonpoint et que, paradoxalement, beaucoup de pauvres y souffrent de sous-alimentation? Dans un pays si proche du Canada par le mode de vie, seulement cinq méga-entreprises fournissent 90% des aliments: une concentration que l'essayiste réfléchit juge alarmante.

Jennifer Cockrall-King souligne que la situation mondiale frôlerait la catastrophe si une pénurie généralisée sur-

venait. «Les grandes villes ne disposent que d'environ trois jours de réserves de denrées pour nourrir leur population.» Enrichie d'une préface de promoteurs québécois de l'agriculture urbaine, Marie Eisenmann et Vincent Galarneau, et d'un chapitre écrit par Éric Duchemin et Jean-Philippe Vermette sur l'expérience montréalaise, l'édition française de son livre préconise donc d'urgence le jardinage citadin de proximité.

On y apprend que 42% des citoyens de l'île de Montréal, jadis l'un des territoires agricoles les plus fertiles du Québec, le pratiquent, surtout dans leur arrière-cour, parfois sur leur balcon. Les Fermes Lufa, dans l'arrondissement d'Achunts-Cartier, ont développé des serres commerciales sur les toits. À l'UQAM, un collectif de re-

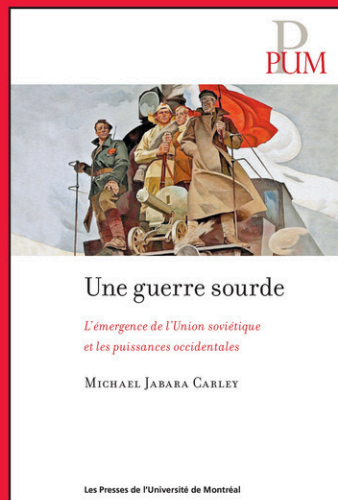
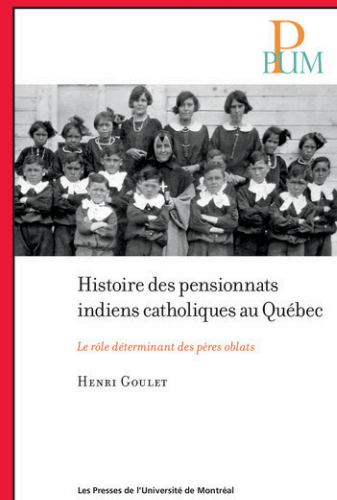
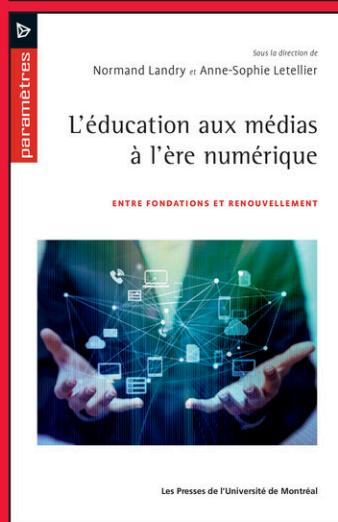
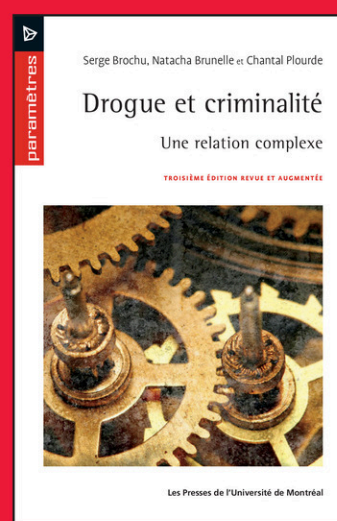
cherche, le CRAPAUD, milite même pour l'introduction en ville d'animaux de ferme.

En insistant sur l'apiculture urbaine pour protéger les abeilles qui meurent à cause des méfaits obscurs de l'agro-industrie à la campagne et sur le succès d'un entrepreneur noir de Milwaukee, Will Allen, champion des fermiers de la rue qui combattent à la fois l'exclusion sociale et la malbouffe, Jennifer Cockrall-King dépasse l'optimisme béat. Elle révèle les antennes secrètes de la nature qui détectent le danger d'une prétendue civilisation.

Collaborateur
Le Devoir

LA RÉVOLUTION DE L'AGRICULTURE URBAINE
Jennifer Cockrall-King
Traduit de l'anglais
par Geneviève Boulanger
Écosociété
Montréal, 2016, 328 pages

Les Presses de l'Université de Montréal

Le savoir est ici.
www.pum.umontreal.ca

PUM

ESSAIS

Quand les petits s'envoient en l'air

Les enfants ne sont pas étrangers à la sexualité et il convient de ne pas en faire un drame

LOUIS CORNELLIER



La sexualité humaine, on commence à le savoir, est multiple et parfois surprenante. Quand des adultes consentants sont en cause, on apprend à accepter même des extravagances. On souhaiterait toutefois préserver les enfants de ces jeux d'adultes. Et pourtant...

Professeur de psychologie au collège Marie-Victorin, Patrick Doucet, dans *La vie sexuelle des enfants ?*, vient bousculer notre croyance selon laquelle «les enfants normaux et bien élevés ne sont naturellement intéressés d'aucune façon par quelque activité sexuelle que ce soit jusqu'à la puberté». La vérité serait tout autre : des enfants, même en très bas âge, se touchent, se masturbent, peuvent avoir des orgasmes, et ce n'est généralement pas un problème.

L'affirmation peut surprendre, mais elle est étayée, dans cet essai vivant et instructif, par une foule d'études, de témoignages et de références canoniques. On pourrait croire que cette sexualité infantile active est le résultat d'une dégradation des mœurs et de l'hypermésexualisation de la société contemporaine qui s'ensuit.

Ce serait faire fausse route, indique Doucet.

Il y a plus de cent ans, le psychiatre austro-hongrois Richard von Krafft-Ebing rapportait déjà, dans son œuvre, des histoires d'enfants s'adonnant à l'auto-érotisme et à des jeux sexuels. Ses observations ont été corroborées, quelques années plus tard, par le médecin et psychologue britannique Henry Havelock Ellis et, dans les années 1950, par Alfred Kinsey, «père de la sexologie moderne».

Jeu et agression

La recherche sur ce sujet demeure difficile à mener, note Doucet, parce que «la sexualité des enfants nous est "naturellement" désagréable, personne ne souhait[ant] être associé à ce qui, d'ordinaire, n'intéresse que les pédophiles». Il en résulte que «le seul angle sous lequel nous acceptons plus aisément de l'aborder est celui des cas d'agression».

Pourtant, continue Doucet, l'intérêt et le désir sexuels sont une réalité de l'enfance et se traduisent par des pratiques peut-être décoiffantes, mais, d'une certaine façon, «normales» et inoffensives, dans la mesure où elles n'impliquent ni pression ni contrainte. Nous avons beau croire que ce ne sont pas des jeux d'enfants, remarque Doucet, ça n'empêche pas des enfants d'y jouer et d'autres de s'en tenir éloignés. Il n'y a pas de norme absolue en cette matière.



Patrick Doucet suggère aux parents de répondre honnêtement aux questions de leurs enfants sur la sexualité, sans les devancer.

«La tâche d'un professeur de psychologie de la sexualité, explique celui qui pratique ce métier, ne consiste pas à répéter ce qui est convenu dans notre culture, mais de tenter de résumer la vaste documentation sur le sujet et la diversité des expériences humaines». Et ces expériences, que cela plaise ou non, incluent une large gamme d'activités sexuelles infantiles (masturbation, jeux homosexuels, jeux sexuels entre frères et sœurs, etc.), sans incidences négatives lorsqu'elles ne sont pas forcées et se déroulent entre enfants.

Doucet cite même des études sérieuses selon lesquelles même les enfants agressés s'en sortent souvent sans séquelles. Il reconnaît, évidemment, l'impact parfois catastrophique des «relations inappropriées» et rappelle la nécessité de dénoncer les rapports incestueux ou pédophiles. Il insiste toutefois sur l'importance de «mieux distinguer une agression d'une rela-

tion consensuelle entre enfants», notamment à la garderie et dans la cour d'école. Dans bien des cas, mentionne-t-il, «les réactions de l'entourage peuvent exacerber le problème».

Pédagogie de la sexualité

Plaidoyer pour une éducation sexuelle décomplexée, qui enseignerait aux enfants qu'une sexualité vécue dans le respect de soi et des autres contribue à «une certaine joie de vivre» plutôt que d'être une source de malaise, *La vie sexuelle des enfants ?* suggère aux parents de répondre honnêtement aux questions de leurs enfants sur la sexualité, sans les devancer.

Il convient, selon Doucet, d'inviter les gamins à en parler si le sujet semble les intéresser et de reconnaître le plaisir lié à cette réalité, tout en respectant leur intimité, «ce qui peut donner à l'enfant une perception favorable de son propre corps».

Dans le numéro d'août-septembre 2016 de la revue *Sciences humaines*, dont le dossier s'intitule «Le sexe en 69 questions», le pédopsychiatre français Jean-Yves Hayez propose une approche semblable.

«Curieusement», écrit Doucet, les enfants et les adolescents assistent à la télé ou au cinéma à des millions de meurtres, tandis que nous veillons beaucoup plus scrupuleusement à ce qu'ils ne voient aucune représentation de ces activités sexuelles auxquelles ils se livreront tôt ou tard. N'est-il pas un peu étrange de montrer si généreusement ce que l'on ne devra pas faire et si peu ce que l'on fera ?» En effet.

Pour son audace, sa clarté et son sens pédagogique, l'essai de Doucet ne mériterait que des éloges, si ce n'était ce chapitre consacré à démolir les thèses de Freud sur le développement psychosexuel

des enfants. Bien des psychologues n'aiment pas le père de la psychanalyse, qu'ils accusent de n'être pas scientifique. Ils devraient être prudents.

En 2015, le professeur Brian Nosek et son équipe de 270 psychologues-chercheurs ont publié dans *Science* la conclusion d'une enquête montrant que les résultats des deux tiers des études en psychologie n'étaient pas reproductibles. Freud, quant à lui, n'était peut-être pas aussi scientifique qu'il le prétendait, mais ses brillantes interprétations demeurent précieuses pour comprendre l'être humain.

louisco@sympatico.ca

LA VIE SEXUELLE DES ENFANTS ?

TOUT CE QU'ON AIMERAIT SANS DOUTE SAVOIR, MAIS QU'ON NE SOUHAITE PEUT-ÊTRE PAS ENTENDRE
Patrick Doucet
Liber
Montréal, 2016, 178 pages

HISTOIRE

Le Morrin Centre, une bibliothèque derrière les barreaux

Plus de 30 000 détenus ont séjourné dans les cachots humides du bâtiment néoclassique infesté par la vermine

DAVE NOËL

La Vieille Capitale n'a pas toujours eu le visage français qu'on lui connaît. Au milieu du XIX^e siècle, la cité fortifiée comptait près de 40% d'anglophones. Elle était dirigée par l'Écossais Joseph Morrin, le fondateur d'un collège implanté dans une ancienne prison. Les historiens Louisa Blair, Patrick Donovan et Donald Fyson relatent le passé étonnant de ce pénitencier qui abrite aujourd'hui l'une des plus belles bibliothèques du Québec.

Le touriste paresseux ne remarquera pas le Morrin Centre perché au sommet d'une côte abrupte. «L'ensemble peut nous paraître agréable aujourd'hui, mais, à l'époque [de sa construction], même l'architecte responsable fut désappointé par le résultat», expliquent les auteurs d'*Étagères et barreaux de fer*. Faillites structurelles, retards de livraison et dépassements de coûts... les chantiers n'ont pas tellement changé depuis 1808.

Plus de 30 000 détenus auraient séjourné dans les cachots humides du bâtiment néoclassique. Le romancier Philippe Aubert de Gaspé est le plus célèbre d'entre eux. «J'ai honte d'admettre avoir été si souvent terrassé par le désespoir que j'étais tenté de me fracasser la cervelle contre les barreaux de ma fenêtre», écrira l'auteur des *Anciens Canadiens*, incarcéré en 1838 pour le non-paiement de ses dettes. Il y côtoie le jour-



La bibliothèque du Morrin Centre a conservé une statuette du général Wolfe réalisée vingt ans seulement après la bataille des plaines d'Abraham.

naliste patriote Étienne Parent, qui utilise une «tarte truquée» pour passer ses articles sous le nez de ses géoliers.

Moralité littéraire

En 1867, les derniers détenus font place aux élèves du Morrin College. Ce «campus satellite» de l'Université McGill n'a pas survécu à l'exode des «Anglos», contrairement à la bibliothèque de la Literary and Historical Society of Quebec logée sous le même toit. Narcisse Faucher de Saint-Maurice est l'un de ses premiers bibliothécaires. Il se méfie des romans qui plongent le «mari bon et affectueux dans une vie idéale impossible» tandis qu'ils enferment sa femme

«dans son boudoir, loin de ses enfants», où elle pleure sur «des malheurs imaginaires».

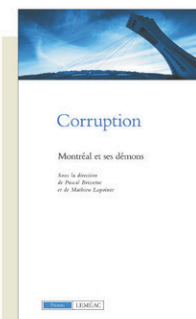
Le catalogue de la «Lit and His» s'est diversifié avec l'entrée des femmes au comité d'acquisition, explique le trio d'historiens. Il s'est toutefois appauvri à la suite des élagages massifs entrepris dans les années 1960. Parmi les neuf tonnes de livres expédiés à l'enca se trouvait une collection de cartes de la Révolution américaine, la *Grammatica huronica* et même des portraits des donateurs du siècle précédent.

On a heureusement conservé la statuette de bois du général Wolfe réalisée vingt ans seulement après la bataille des plaines d'Abraham. Cette œu-

vre unique a d'ailleurs échappé de justesse à l'attaque au cocktail Molotov du poète argentin Pipino, qui voulait dénoncer l'impérialisme britannique aux îles Malouines. L'intervention rapide des pompiers a sauvé le bâtiment, dont les murs chargés de livres correspondent à l'image que l'on se fait d'une véritable bibliothèque.

Le Devoir

ÉTAGERE ET BARREAUX DE FER
UNE HISTOIRE DU MORRIN CENTRE
Louisa Blair, Patrick Donovan et Donald Fyson
Septentrion
Québec, 2016, 260 pages

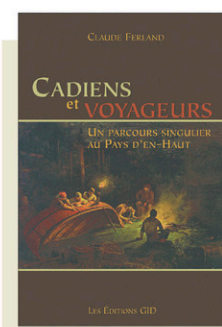


ESSAI

CORRUPTION
MONTRÉAL ET SES DÉMONS
Sous la direction de Pascal Brissette et Mathieu Lapointe
Leméac
Montréal, 2016, 112 pages

La corruption à Montréal ne date pas d'hier, n'est pas pire que dans de grandes villes semblables ailleurs en Amérique, est parfois le fait d'individus déviants, mais demeure principalement attribuable à des défaillances institutionnelles. Voilà, en gros, les idées présentées dans cet honnête petit recueil d'essais, publié à l'initiative du Centre de recherches interdisciplinaires en études montréalaises (CRIEM), qui regroupe des historiens, des philosophes, des politologues et des sociologues. Dans la contribution la plus substantielle de l'ouvrage, Laurence Bherer et Sandra Breux suggèrent que le difficile financement politique des partis municipaux — des institutions dont elles rappellent l'importance — est souvent la cause principale de la corruption. Elles plaident donc pour une révision des règles de financement afin de permettre aux partis de jouer leur rôle sans devoir recourir à des stratagèmes illicites. Le philosophe Daniel Weinstock, en conclusion, invite le gouvernement du Québec à ne pas tableter le rapport Charbonneau et ses recommandations, «une contribution majeure à l'assainissement de certaines des institutions économiques et politiques les plus importantes du Québec».

Louis Cornéliier



ESSAI

CADIENS ET VOYAGEURS
Claude Ferland
Éditions GID
Québec, 2016, 294 pages

L'historien Claude Ferland a passé les quinze dernières années à reconstituer l'épopée des canoteurs acadiens partis à la conquête de l'Ouest. Son essai teinté de généalogie débute sur les rives de l'Atlantique, à l'aube de la déportation de 1755. Plus de 2000 Acadiens trouvent alors refuge dans la vallée du Saint-Laurent, où ils fondent de nouvelles «Cadiés». À la fin du siècle, les plus intrépides se font «voyageurs» dans les pays d'en haut. «Pour certains, sauter dans un canot a pu exprimer une longue habitude du déracinement, ou encore une nostalgie particulière des embruns», explique l'historien Thomas Wien en préface. Leur nombre peut paraître dérisoire. Les Cadiens occupent toutefois les postes les plus importants à l'arrière des esquifs lourdement chargés pouvant atteindre une douzaine de mètres. L'auteur s'intéresse particulièrement aux aventures de Joseph Landry, le «timonier» de l'explorateur Alexander Mackenzie, qui a été propulsé en français jusqu'à l'océan Pacifique.

Dave Noël